

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Raphaëlle DE GROOT et Élisabeth OUELLET, *Plus que parfaites. Les aides familiales à Montréal 1850-2000*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001 (photos, illustrations, bibliographie, tableau synthèse).

par Lorraine Bouchard

Recherches sociologiques, vol. 43, n° 3, 2002, p. 633-635.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/000623ar>

DOI: 10.7202/000623ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

paragraphe (p. 69). La thèse de la continuité dans la prise en charge communautaire méritait un examen plus approfondi.

Globalement, l'ouvrage avance l'hypothèse (présentée en fait comme une thèse) que l'économie sociale favoriserait la cohésion sociale. Son développement compenserait donc – si elle se vérifiait – la crise du lien social qui résulterait de la baisse du capital social, une diminution observée empiriquement aux États-Unis par Robert Putnam dans son ouvrage *Bowling Alone* qui a soulevé tant de débats chez les Américains et ailleurs, mais une hypothèse que contestent cependant les travaux menés en France sur le capital social par Michel Forsé.

Le modèle québécois d'économie sociale commence à être mieux compris, il reste à étudier ses effets sur la cohésion sociale, pour aller au-delà des idées reçues sur la question.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie et CEFAN,
Université Laval.

Raphaëlle DE GROOT et Élisabeth OUELLET, *Plus que parfaites. Les aides familiales à Montréal 1850-2000*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 2001 (photos, illustrations, bibliographie, tableau synthèse).

Ce livre a vu le jour dans la foulée de l'exposition « Plus que parfaites : chroniques du travail en maison privée, 1920-2000 » qui s'est tenue à l'automne 2001 grâce au partenariat de l'Association des aides familiales du Québec (AAFQ), qui se préparait à célébrer son vingt-cinquième anniversaire, et du Centre d'histoire de Montréal.

La recherche effectuée par les organisateurs de l'événement avait pour but de rendre visibles ces travailleuses de l'ombre que sont les aides familiales, à faire reconnaître leur statut et à améliorer ainsi leurs conditions de travail et de protection sociale.

Élisabeth Ouellet, sociologue, et Raphaëlle De Groot, artiste visuelle, qui collaboraient à ce projet, rassemblent ici le fruit de leurs recherches. La première partie du livre, signée par Élisabeth Ouellet, traite de l'histoire sociale du travail domestique. Elle brosse un bref tableau du contexte historique de l'époque et retrace, grâce au dépouillement des petites annonces classées, des archives de communautés religieuses qui ont œuvré auprès de ces travailleuses et celles de l'AAFQ, l'évolution de la pratique de ce métier et les différents profils de celles qui l'ont exercé.

Elle divise en quatre grandes étapes le long chemin parcouru par les aides familiales. La première (1850-1920) est caractérisée par l'importance de ce métier au sein du travail féminin (il est à 90 % occupé par des femmes) et par l'action des groupes féministes et des communautés religieuses, spécialement l'Institut Notre-

Dame-du-Bon-Conseil, qui s'exerce dans la formation, la défense des droits et à titre d'intermédiaire dans le placement et le soutien des travailleuses familiales.

La deuxième période (1920-1945) voit la diminution du travail domestique effectué par des aides familiales résidentes et une plus grande utilisation des services de jour. Les relations paternalistes que plusieurs patrons entretenaient avec leurs employées se transforment alors au profit de relations plus professionnelles et hiérarchisées où les tâches, les congés et les salaires sont précisés dans le contrat d'engagement. L'aide domestique y gagne ainsi un peu de liberté et de vie personnelle.

La troisième période (1945-1980) correspond à l'instauration de programmes gouvernementaux visant à recruter des travailleuses à l'étranger afin de pallier la diminution de l'intérêt des Québécois. L'isolement dans lequel ces travailleuses se retrouvent trop souvent rend ces nouvelles arrivantes plus fragiles dans la défense de leurs droits, retardant ainsi leur intégration au sein de leur patrie d'adoption.

La dernière période (1980-2000) est marquée par la recherche d'une reconnaissance des aides familiales à titre de travailleuses salariées où elles tentent d'obtenir, par leur regroupement, une plus juste évaluation de leur emploi, une défense plus affirmée de leurs droits et des ressources de formation mieux appropriées.

Cette démarche historique permet de situer plus globalement les changements intervenus dans le travail de maison à travers l'évolution de la société québécoise qui s'enrichit, se modernise, tout cela au gré d'une urbanisation croissante, d'une vie familiale en changement et d'une présence de plus en plus importante de la femme sur le marché du travail.

La deuxième partie, signée par Raphaëlle De Groot, donne la parole à ces travailleuses invisibles (ne disait-on pas qu'elles se devaient de passer inaperçues ?), autant celles qui sont actives aujourd'hui que celles qui le furent hier, de même qu'elle recueille les souvenirs de femmes qui ont connu dans leur jeune âge la présence d'une « nanny ». Ces témoignages d'une grande richesse, portés à notre connaissance sans la grille de l'analyse (l'auteure précise que ce n'est pas là son propos) permettent un regard original de l'intérieur sur les conditions de vie des aides familiales, sur leurs conceptions du travail et les relations qu'elles entretenaient avec leurs employeurs ainsi que les valeurs de ceux-ci et leur façon de vivre.

Élizabeth Ouellet revient en conclusion sur les nombreux combats menés tout au long de ce siècle et sur celles qui les ont conduits. D'ailleurs, ce livre se situe dans la continuité de ces actions et offre une contribution importante par sa perspective sociohistorique à la prise de conscience de ce groupe social.

Cet ouvrage d'un grand intérêt, né du besoin des femmes de métier de se connaître et d'être reconnues, ouvre un pan méconnu de notre histoire. Il donne la parole à des générations de femmes, trop souvent effacées mais toujours très fières, qui ont joué et continuent encore de jouer un rôle essentiel auprès des familles québécoises.

Espérons que les images stéréotypées trop longtemps véhiculées cèderont la place à celles que nous proposent les Cécile, Naina et Ginette par leurs témoignages.

Lorraine BOUCHARD

Martine TREMBLAY, *Le mariage dans la vallée du Haut-Richelieu au XX^e siècle. Ritualité et distinction sociale*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2001, 294 p. (Géographie historique.)

L'ouvrage de Martine Tremblay s'inscrit dans un programme de recherche sur les dynamiques culturelles. Historienne, l'auteure s'appuie en bonne partie sur les travaux de Gérard Bouchard et de son équipe, à laquelle elle était rattachée. Elle-même situe son étude au confluent de l'histoire (perspective chronologique), de la sociologie (concepts et méthodes d'enquête), de l'anthropologie et de l'ethnologie (type d'objet analysé).

Divisé en deux sections, ce livre compte neuf chapitres. La première partie est consacrée aux structures de l'enquête et aux concepts de rituels et de dynamiques culturelles. La chercheuse emprunte « l'approche morphologique » (expression de Gérard Bouchard) qui renvoie à « l'observation de la configuration externe du rituel », p. 20, soit la description de l'environnement physique et humain dans lequel s'inscrivent les rituels. La Vallée du Haut-Richelieu, territoire retenu pour l'étude, offre un terrain qui permet de se pencher expressément sur la dynamique entre la ville et la campagne. Cette région se caractérise notamment par l'intégration rapide des milieux ruraux à l'espace urbain et par la mobilité et les origines diversifiées de sa population. Tout compte fait peu étudiée comparativement à d'autres comme la Beauce ou Charlevoix, cette région s'avère particulièrement intéressante par la diversité qu'elle propose. La deuxième section de l'ouvrage livre les résultats de l'enquête en six autres chapitres qui suivent les étapes du rite de passage qu'est le mariage, de la première rencontre du couple jusqu'au début de leur vie en ménage.

Dans cette étude, Martine Tremblay note l'importance des réseaux. De familiaux qu'ils étaient d'abord, ils deviennent amicaux, laissant néanmoins à la fratrie un rôle non négligeable. Si l'idée même de réseau n'est pas nouvelle, comme le montrent les travaux d'Anne Gilbert, par exemple, l'idée de l'élargissement du réseau, selon les époques et les milieux, est fort enrichissante, de même que celle de la transformation progressive du lien filial. Le glissement du privé vers le public s'observe aussi dans les lieux témoins des fréquentations qui se transforment, passant des espaces familiaux aux aires publiques. En lien avec cette observation, l'étude montre que l'intimité du couple, puis l'intimité conjugale grandit au détriment des rapports parentaux et sociaux. Le couple a gagné de plus en plus d'autonomie. La durée de la noce, particulièrement entre 1980 et 1995, ne représente plus que quelques heures, à la façon moderne, plutôt que quelques jours, à la manière traditionnelle.